

## Vers une psychanalyse *sans alibi* avec Jean Cooren

*Sans alibi* évoque un engagement sans faille comme celui de Jean Cooren. C'est assez rare. Généralement, tout commence par une fêlure, une faille. D'ailleurs, j'ai bien failli ne pas venir ! pire : je n'étais pas sûre d'avoir envie de venir, en dépit du grand plaisir d'être parmi vous ces jours-ci, comme si je résistais en quelque sorte à dire adieu à Jean Cooren, bien que je veuille le saluer une fois encore, Jean qui - comme dit Johann Dupisre - n'aurait pas du tout aimé qu'on se réunisse autour de sa personne, de son œuvre, mais qui nous aurait très certainement mis au travail : « I would prefer not to. »

Jean et Paule Cooren m'ont invitée à de nombreuses reprises à Lille à venir échanger avec beaucoup d'entre vous, dans le cadre de l'association *Patou*, comme a pu le faire de son côté également Rosa Caron avec l'association des psychologues cliniciens de Lille 3, et ce sont là des liens de travail et d'amitié extrêmement solides, voire indéfectibles.

Pourtant, lors de la disparition de Jean Cooren, je n'ai pas pu écrire sur commande ni même sur demande, à l'aimable invitation de Patrick Chemla, ou de Francis Capron. Il arrive que l'on flanche, que l'on recule devant l'absence insupportable de l'autre, surtout quand il nous quitte d'un seul coup, sans crier gare, alors qu'on le croyait inamovible. Non, cette fois, je passe mon tour, je cède à la sidération : « I would prefer not to ».

Oui, j'aurais préféré m'abstenir, garder le silence, tant *la vie la mort*, tout est devenu difficile ces derniers temps. On meurt trop autour de nous en ce moment. C'est même ce qu'on a coutume de nommer une *hécatombe*. Encore un des nôtres qui nous quitte. Un des rares qui, justement, ne se défilait jamais devant la complexité des choses. Un des rares qui savait « désister, sans se désister », comme dirait peut-être René Major. Là où l'on nous somme toujours de réduire les phénomènes, la réalité, le vivant, de les rabattre au risque que la théorie et la pratique deviennent *lettre morte* comme nous l'indiquait justement Jean Cooren : c'est bien ce qui nous arrive si nous les fétichisons au lieu de les déconstruire en permanence. Et c'est bien en quoi Derrida demeure insupportable à beaucoup d'entre nous. Jean Cooren aussi. Qu'ils se taisent donc ! Nous savons que la censure ne s'arrête pas avec la vie. Ces noms propres continueront d'ailleurs de déranger car le nom, n'est-ce pas ce qui reste ?

« La mort est inscrite dans cette association » avait-il osé dire lors de nos rencontres de Marcevol. Il avait répondu avec beaucoup d'enthousiasme à mon invitation à réfléchir aux questions de la cruauté et du pouvoir avec des étudiants et des doctorants dans les Pyrénées orientales en avril 2014. Paule et lui avaient marqué

les esprits lors de ces « rencontres sans alibi » par la qualité de leur présence. Jean était généreux dans ses interventions, son attention à l'autre. C'était la création de l'association à *venir*, qui reste d'une certaine façon à venir, comme tout ce que nous essayons de mettre au travail, et qui réclame un engagement indéfectible. J'entends encore résonner ces mots : « La mort est inscrite dans cette association ».

Il avait raison, bien sûr. Et cela ne devait pas cesser d'interroger nos compagnons de route, longtemps après : « - Mais qu'est-ce qu'il a voulu dire ? » Oui, que nous veut donc ce collègue, cet ami, qui ne lâche jamais, et ne cesse tranquillement de nous pousser dans nos retranchements ? je veux croire que nous n'avons pas fini d'entendre résonner cette voix chère, qui ne s'est pas tout à fait tue.

*Le corps, la langue, le politique*, ces trois motifs que je tente désespérément d'articuler depuis quelques années, il les nouait à sa façon, inlassablement. Avec lucidité, génie, et avec une audace incroyable. « Autre pourrait être le monde » est un ouvrage déconcertant pour plus d'un car écrit sans concession.

Que serait une psychanalyse *sans alibi* ? ... une psychanalyse lucide, aussi impossible que possible, voire une psychanalyse inexcusable ? elle nous inviterait à avancer sans nous donner d'excuses, avec une vigilance extrême. Par exemple, pour ré-interroger ce qui autorise notre parole, qui est trop souvent une parole d'expert, ou pire, de donneur de leçons. Nous aurions aussi à nous expliquer, à l'autre extrême, sur notre silence complice, et examiner de plus près le fameux *en tant que* ? Comment éviter de prendre la parole *en tant qu'*analyste, au nom de la psychanalyse, en s'abritant parfois derrière elle, mais aussi comment éviter de se taire au nom d'un prétendu « apolitisme », là où la psychanalyse est politique et subversive par essence, comme l'ont montré d'abord Freud, penseur du politique, mais aussi Derrida, Major, Cooren ...

Alors peut-être une psychanalyse *sans alibi* nous inviterait-elle à parler *en tant qu'analysant de notre propre discours*, comme l'énonce Jean Cooren en exergue, avant même l'avant-propos ? C'est Oudée Dunkelsbühler qui me l'a soufflé, quand elle a parlé de cet indécidable, je la cite : « on ne sait jamais si Derrida parle, écrit, en tant qu'analyste ou en tant qu'analysant ». Rappelons s'il en est besoin le sempiternel reproche adressé à Derrida quant à sa prétendue position d'extériorité : lui le « non analyste », le « nonenalyse » : comme si l'on pouvait jamais savoir qui est analyste, qui est analysant ? comme si qui que ce soit devait ou pouvait dire quelque chose de cela ...

- Psychoanalyst, Dichter, Papier, bitte ! détournons un peu le beau cri de Léo Ferré : - analystes, « *poètes, vos papiers !* » ... et retournons la question à nous-même : pourquoi la psychanalyse si ce n'est pour apprendre à discerner ? quoi de mieux comme « programme » en temps de crise que le discernement ? Discerner la cruauté (*ordinaire*) partout à l'œuvre, l'inhumain dans l'humain avec sa part de jouissance en nous-même (au lieu de fustiger le bestial, l'étranger, le schizophrène dangereux, le

terroriste, toujours supposé à l'extérieur). La repérer pour qu'elle ait une chance de se redistribuer un peu autrement. Discernement encore : comment entendre d'abord comme un symptôme ce que Jean Cooren appelle « la chose meurtrière » pour ensuite avoir une chance de lui résister ? Défaire les nœuds d'aliénation imaginaire et se libérer peu à peu de la censure pour retrouver nos capacités désirantes, n'est-ce pas ce qu'on peut attendre d'une analyse ?

« L'analyste, sur le terrain du collectif, redevient un analysant comme un autre, qui doit saisir la chance ». <sup>1</sup> Jean Cooren n'a pas laissé échapper cette image de la pierre lancée sur le terrain qui va détourner, dévier la trajectoire : cet exemple avait surgi dans un débat qui s'était tenu ici à Lille avec Derrida le lendemain d'un certain match de football opposant l'équipe de Lille à celle de Lens, et ce fut comme une petite balle qu'il (Jacques) avait su saisir au bond. Voilà la complexité. La partie n'est jamais gagnée d'avance. La lettre peut s'égarer avant de parvenir à destination. Faire bouger les lignes, comme l'énonce Jean Cooren, c'est d'abord refuser les frontières définitives, les schémas classiques bien/mal, vie/mort, homme animal toujours prêts à se reformer... non qu'il n'y ait pas de différences, mais justement, ça *tremble* : prendre la mesure de ce *tremblement des choses* comme sait le faire en effet le poète. Être vigilant à ce politique qui ne borde plus, déconstruire cette langue qui circule comme fausse monnaie, assumer cette cruauté originaire en chacun de nous, comme nous y invite Freud en 1920 dans l'*Au delà du principe de plaisir*. Nous y voilà : comment, au lieu de la dénier, repérer *notre* pulsion de pouvoir pour qu'elle ne nous bouffe pas (pour la réduire, avec la part de jouissance qui l'accompagne), comment être lucide donc, mais aussi confiants en ce sujet de l'inconscient, en cette langue à *venir*. A nous de prendre ce risque, celui de l'hospitalité, de la rencontre : accueillir l'autre, l'imprévu, l'événement, voilà peut-être l'exigence analytique, une exigence de déconstruction, pour prendre en compte l'autre, donc l'indécidable, loin de toute psychanalyse auto-suffisante : savoir suspendre le jugement, ce serait l'éthique derridienne (pas sans Lacan bien sûr) pour espérer tendre vers cet effort de discernement. C'est évidemment impossible. On peut toutefois tenter de prendre en compte l'ambivalence entre Eros et Thanatos.

Julien Cueille, un philosophe venu à la psychanalyse vient de soutenir une thèse en Etudes psychanalytiques à l'université de Montpellier 3, dirigée par notre ami tant regretté le professeur Jean-Daniel Causse. Ce travail d'envergure, solide, sérieux, courageux, se présente comme un essai de psychanalyse pharmakologique<sup>2</sup>, pour justement ne pas recouvrir la place de l'Autre. A l'heure où les théories du déclin font tristement recette, devant l'absence de pensée exigeante, avec les lectures les plus réactionnaires du nouveau malaise dans la culture (post-moderne), Julien Cueille nous invite à questionner avant de juger. Seule *une certaine psychanalyse*,

---

<sup>1</sup> Cooren Jean, *Autre pourrait être le monde*, Hermann, Paris p 87.

<sup>2</sup> Il invite bien sûr en cela à soutenir la logique du *pharmakon*, du poison-remède.

comme aimait à le dire Jean Cooren, une psychanalyse qui tendrait à relever le défi du *sans alibi*, au sens indiqué par Derrida lecteur de Freud<sup>3</sup> - sans justification d'aucune sorte - pourrait s'y atteler. C'est pourquoi et en quoi nous soutenons que la psychanalyse, même si elle n'est pas morte, reste complètement à *venir*. C'est la promesse qui peut nous faire tenir en ces temps de vents mauvais. Merci à toi Jean Cooren de nous l'avoir toujours rappelée.

Anne Bourgain, novembre 2018

---

<sup>3</sup> « "Psychanalyse" serait le nom de ce qui se tourne, sans alibi religieux, métaphysique ou autre, vers ce que la cruauté psychique aurait de plus propre. »(Derrida, J. *Etats d'âme de la psychanalyse. Adresse aux Etats Généraux de la psychanalyse*. Galilée, 2000.